

GAINSBOURG EN ANGLAIS ILS L'AIMENT... EUX NON PLUS (1)

Lorsque Serge Gainsbourg est décédé le 2 mars 1991, Jane Birkin s'était plainte de son absence totale de reconnaissance en Angleterre. Mis à part l'incontournable « Je T'Aime... Moi Non Plus » (voir JBM N°228). Tout a changé aujourd'hui. Alors que la pop française, y compris celle des années 60, bénéficie d'un courant d'intérêt inédit et durable auprès d'un public anglophone qui lui était traditionnellement réfractaire,

Serge Gainsbourg y est presque devenu un mythe. Après la parution de l'album « Monsieur Gainsbourg Revisited », cet article présente un panorama aussi large que possible des chansons signées Gainsbourg enregistrées par d'autres artistes dans la langue natale de Jane Birkin. On ne s'attardera pas sur celles en français de ses titres par des interprètes de là-bas, afin de fixer un cadre précis à cet inventaire.

Autant ou plus peut-être qu'ici, les Anglais conservent de lui l'image du provocateur-né, du sulfureux fauteur de troubles qui adore choquer et rudoyer ses contemporains. Avec un plaisir à la fois un peu pervers mais toujours espiègle digne de *l'enfant sauvage*, comme l'avait justement surnommé Gilles Verlant dans la première édition de sa biographie de référence (1985). Cette constante apparaît de façon récurrente dans tous les articles qui lui sont consacrés. Sans oublier l'émission TV que Channel 4 a diffusée le 3 mars 1992, *Without Walls*. Depuis lors, Serge a aussi fait l'objet de deux biographies anglaises autonomes : « A View From The Exterior » par Alan Clayson (Sanctuary, 1998) et « A Fistful Of Gitanes » par Sylvie Simmons (Helter Skelter, 2001, traduit chez Camion Blanc : « Pour Une Poignée De Gitanes » en 2004). Il est également question de son côté cool, dandy et misogynne. Heureusement, son extraordinaire créativité et son talent multiforme sont admirés par les meilleurs connaisseurs qui vénèrent ses antennes exceptionnellement douées pour capter les tendances nouvelles et les transcrire dans sa production. Ce qui est évident, c'est qu'une bonne connaissance de la langue française reste indispensable pour savourer pleinement la richesse chatoyante de son œuvre. Le son, l'attitude, l'ambiance (délétère, mélancolique, poétique, parfois festive, etc.) de ses disques peuvent être très appréciés en soi par tout le monde. Mais son travail sur les mots, ses dons de conteur et sa maîtrise du *talk over* à la française – passée sa période de chanson pure –, tout cela fait partie intégrante de son génie. Et on est curieux de savoir jusqu'à quel point ses nouveaux disciples le connaissent sous cet angle-là : celui du langage pur. Ceci induit une réflexion que, tout comme des folk-singers américains (de Peter, Paul & Mary à Joan Baez) ont pu reprendre en français des *protest songs* d'ici – et d'avant la lettre ! – comme « Le Déserteur », on peut se demander si la passion Gainsbourg n'amènera pas un regain d'intérêt pour la langue française dans certains milieux artistiques. Il est des professeurs moins doués et charismatiques.

INFLUENCES

L'œuvre du Maître, et son influence, se répand donc en Angleterre. Lentement mais sûrement.



LP d'Honor Blackman avec « La Javanaise » en 1964.

Un groupe se baptise Lemon Incest en 1997. Il y a eu aussi une Baby Birkin. D'innombrables artistes actuels le mentionnent parmi leurs favoris ou parfois leurs inspirateurs, de Beck (Cf. l'album « *Midnite Vultures* » de 1999) à Nada Surf, de Moby Grape aux High Llamas. Serge Gainsbourg est toujours à la pointe de la modernité. Il est vrai que la glorieuse génération des Beatles-Stones-Dylan n'éprouve pas le besoin de découvrir un artiste français, même hors-norme. Mais plaire aux plus jeunes a toujours été un bonheur pour Gainsbourg. Quel contraste entre hier et aujourd'hui. Lorsque sort le mythique album « *Histoire De Melody Nelson* », en 1971, un seul Anglais a un flash : Andrew Birkin, le frère de Jane. Il tente de le faire découvrir à de nombreux DJ's britanniques de ses amis, dans une indifférence totale. Le succès-surprise et énorme de « *Je T'Aime... Moi Non Plus* », en 1969 (voir JBM N°228), dont tout le monde se souvient, n'incite pas à découvrir l'œuvre majeure qui se crée au travers d'une reconnaissance médiatique uniquement française et d'un manque d'appétence ou de compréhension du public. Même en France, 20000 exemplaires sont vendus seulement, dans la première édition, selon la Sacem, malgré les affiches qui couvrent les murs de Paris. Et, de nos jours, c'est un classique. Même des vedettes comme Placebo ont repris le morceau « *L'Histoire De Melody Nelson* ». En Angleterre, sa vogue a débuté pour de mauvaises raisons. Ou plutôt par un biais très réducteur et incomplet, qui s'est heureusement largement développé depuis lors : la vague *easy listening* du milieu des années 90, à laquelle certaines musiques de Serge Gainsbourg collaient parfaitement. Aux Etats-Unis et en Australie, le culte s'est propagé petit à petit à cette époque. Par le travail magnifique d'April March, puis celui – très primordial – de l'Australien Mick Harvey qui le reprend d'abondance, parfois avec sa comparse Anita Lane. Aux USA, Serge est parait-il plus respecté encore que les Beatles dans certains milieux *bobos* urbains, cultivés, aisés et authentiquement raffinés dans le meilleur des cas, snobs pour les autres, comme partout. Même le jazz d'avant-garde s'y met avec John Zorn. Tout cela exprime à quel point l'univers du Gainsbourg qui s'exporte est infiniment varié, contrasté, presque illimité et au début seulement d'un hommage destiné à connaître une croissance exponentielle. Alors que l'on ne se lasse pas de lui dans nos contrées. On examinera ici les titres qui ont franchi la Manche, l'Atlantique voire le Pacifique pour internationaliser définitivement le pygmalion disparu.

PREMIÈRES ADAPT'

Il est assez piquant de constater que les deux premières versions anglaises de morceau de Serge Gainsbourg sont dues à deux artistes féminines. L'une étant une actrice connue dont la chanson n'est pas le métier. L'autre une jeune vedette pop, qui constitue un peu le versant britannique de certaines stars yéyé. Ce qui fait aussitôt penser à ses collaborations françaises d'auteur recherché par ces dames venues d'horizons divers. La comparaison s'arrête là car le nom de Gainsbourg ne signifie strictement rien outre-Manche avant « *Je T'Aime... Moi Non Plus* » en 1969. C'est en 1964 que Serge se voit interprété pour la première fois en anglais. La Londonienne Honor Blackman, qui débute au théâtre puis au

cinéma après la guerre, trouve la gloire aux côtés de Patrick MacNee dans les premiers épisodes de « *The Avengers* » (« *Chapeau Melon Et Bottes De Cuir* »). Avant d'obtenir le rôle remarqué de Pussy Galore dans le film « *Goldfinger* », aux côtés de Sean Connery *alias* James Bond 007 en 1965. Entre-temps, elle a enregistré, pour Decca, un simple avec Patrick MacNee, « *Kinky Boots* », évidemment culte et rarissime, ceci début 1964. Il y a ensuite l'album « *Everything I've Got* », toujours sur Decca, avec sa version de « *La Javanaise* », baptisée « *Men Will Deceive You* » par les bons soins de Marcel Stellman, un Belge expatrié à Londres qui occupe de hautes fonctions chez Decca. Il persuade Honor Blackman de réaliser un 33 tours qu'il produit, sur lequel elle est accompagnée par l'orchestre du réputé Ivor Raymonde. Les notes de pochette sont signées par Honor elle-même, qui a relevé le défi de Stellman, en spécifiant bien qu'il ne s'agit pas d'un disque de Maria Callas ! Les paroles d'avertissement à une jeune femme – style *méfie-toi des séducteurs* ! – n'ont rien à voir avec l'original. Pour une non-professionnelle, Honor Blackman se débrouille très bien, avec son chant du type *world weary* – la femme expérimentée qui a vécu, comme on dit – entre la Juliette Gréco de « *Si Tu Crois Fillette* » et une Eartha Kitt, par exemple. Cet album sera diffusé sur London aux Etats-Unis.

POUPÉE CHANTANTE SOLO

Changement d'ambiance radical en juin 1965 où on passe de « *La Javanaise* » à « *Poupée De Cire Poupée De Son* ». Ce qui constitue un magistral raccourci de sa trajectoire de l'époque : le succès du Gainsbourg première manière. Et son arrivée en trombe – par le biais d'interprètes principalement féminines – dans l'univers des adolescents dont il n'est pas dupe, mais auquel il a l'intelligence de s'adapter avec maestria. Si cette poupée permet à France Gall – et à Serge, indirectement – de remporter le Grand Prix de l'Eurovision 1965 pour le Luxembourg, elle ne conquiert personne dans la reprise anglaise de la jeune vedette Twinkle sous le titre « *Lonely Singing Doll* ». De son vrai nom Lynn Ripley, cette fille d'un riche député conservateur a triomphé en 1964 avec son premier disque, « *Terry* », suivi du petit succès « *Golden Lights* ». Sa vie débridée, ses habits peu en rapport avec ses origines *upper*



Super 45 tours de Twinkle avec « Poupée De Cire... ».